

**Le Conte de la Saint-Matthieu...**  
**...où l'on chemine à travers Chassiers, sans se**  
**presser ni trop y croire...**

Le grand-père paternel de mon grand-père maternel lui disait déjà (ce fut à une époque bien lointaine maintenant, mais qu'y faire?) qu'il faut se méfier du 21 septembre. Comme le petit enfant qu'était encore mon grand-père maternel connaissait déjà, malgré son très jeune âge, les réparties que l'aïeul attendait de lui, il lui répartissait immanquablement – vous l'avez sans doute deviné - « et pourquoi donc, père de mon père, faut-il ainsi se méfier du 21 septembre? »

À quoi l'aïeul répliquait, bien entendu, « tu es bien jeune pour le savoir, ô fils de mon fils, mais, ce jour-là, non seulement les grandes déesses océanes perdent leurs eaux pour les jeter en marées titanesques sur les grèves du monde, mais encore c'est la Saint-Matthieu... »

Ici le grand-père paternel de mon grand-père maternel suspendait la voix et il était entendu – de façon implicite, bien sûr – que le suspens de la voix de l'aïeul était destiné à la fois à permettre à l'enfant de respecter l'affirmation de l'ancêtre (il hochait donc sa tête plus ou moins tondue et attendait un moment) et de poser la

question convenue : «et bien quoi? La Saint-Matthieu?»

Et mon quadrisaïeul d'expliquer au gamin qu'il y avait eu dans les temps très anciens quatre Évangélistes, Luc, Jean, Marc et Matthieu et que chacun d'eux avait un logo qui servait à le représenter sur les peintures murales des chapelles. Luc avait choisi le boeuf, Jean l'aigle, Marc le lion, bien sûr. Quant à Matthieu, il n'avait pas vraiment choisi et on le représentait tantôt par un homme, tantôt par un ange.

«Eh, oui! fils de mon fils, non seulement le 21 septembre les grandes déesses océanes perdent leurs eaux pour les jeter sur les rivages de la planète dans des tohu-bohus tous plus approximatifs les uns que les autres, non seulement la tombée de la nuit coupe la journée en deux parties approximativement égales, mais ce jour-là – ou cette nuit-là – l'aigle, le lion et le boeuf s'aperçoivent, sans s'être concertés, que les hommes sont à peu près des anges et les anges à peu près des hommes...» «À peu près ? Qu'est-ce à dire, ô père de mon père ?»

Et bien, cela voulait dire, paraît-il, que le 21 septembre les choses du monde ont l'air bien en place, mais qu'elles n'y sont pas vraiment. Les choses du monde ? Toutes les choses du monde : les montagnes et les villages, les plantes et les animaux, les hommes, les femmes, les démons ou les anges, le temps, Chassiers, l'espace.

Ce jour-là, continuait le grand-père paternel de mon grand-père maternel, nous sommes bien le 21 septembre mais en même temps nous sommes un autre jour, ou une autre nuit, d'un autre calendrier, plantés sur un espace qui est et n'est pas le notre. C'est un peu, ajoutait-il en baissant la voix vers la tête plus ou moins tondu de l'enfant, le 21 septembre, comme si tu observais le monde durant une chute à la renverse ralentie par le rêve : le haut, le bas, la droite, la gauche, l'ici, le là se déboîtent légèrement et tu ne sais plus très bien (et moi non plus) où tu en es, ni même si tu es.

Dans tes oreilles, mais aussi bien ce ne sont plus les tiennes et ce

ne sont peut-être pas des oreilles mais des cornes de brume, on entend bien les tohu-bohus approximatifs des grandes marées comme si des déesses océanes perdaient leurs eaux pour les jeter sur les plages de la planète, mais on ne sait plus si c'est le jour qui égale la nuit ou l'inverse et si les cris des mouettes dans les embruns sont des appels d'anges ou des cauchemars d'hommes.

Bien entendu, malgré son extrême sagesse, le grand-père paternel de mon grand-père maternel ne se doutait pas alors – du moins, je ne crois pas – qu'un jour, le 21 septembre serait la Journée du Patrimoine et en même temps, ici, celle du Conte, mais son récit me revient en mémoire – du moins, je crois - dans le moment où je suis chargé de vous présenter les vestiges que d'autres temps ont laissés à Chassiers, comme si nous nous trouvions, un matin d'équinoxe, à marée basse, juste après le Déluge.

### Après le Déluge

Aussitôt que l'idée du Déluge se fut rassise,  
Un lièvre s'arrêta dans les sainfoins et les clochettes mouvantes  
et dit sa prière à l'arc-en-ciel à travers la toile de l'araignée. Oh! les  
pierres précieuses qui se cachaient, les fleurs qui regardaient déjà.  
Dans la grande rue sale, les étals se dressèrent, et l'on tira les  
barques vers la mer étagée là-haut, comme sur les gravures.  
Le sang coula, chez Barbe-Bleue, - aux abattoirs, - dans les cirques  
où le sceau de Dieu blêmit les fenêtres. Le sang et le lait coulèrent.  
Les castors bâtirent, les mazagrans fumèrent dans les estaminets.  
Dans la grande maison de vitres encore ruisselante les enfants en  
deuil regardèrent les merveilleuses images.  
Une porte claqua, - et sur la place du hameau, l'enfant tourna ses  
bras, compris des girouettes et des coqs des clochers de partout,  
sous l'éclatante giboulée.  
Madame \*\*\* établit un piano dans les Alpes. La messe et les  
premières communions se célébrèrent aux cent mille autels de la  
cathédrale.  
Les caravanes partirent. Et le Splendide-Hôtel fut bâti dans le  
chaos de glace et de nuit du pôle.

Depuis lors, la Lune entendit les chacals piaulant par les déserts de thym, - et les églogues en sabots grognant dans le verger. Puis, dans la futaie violette, bourgeonnante, Eucharis me dit que c'était le printemps.

- Sourds, étang, - Écume, roule sur le pont et par dessus les bois ;
- draps noirs et orgues, - éclairs et tonnerre, - montez et roulez ;
- - Eaux et tristesses, montez et relevez les Déluges.
- Car, depuis qu'ils se sont dissipés, - oh les pierres précieuses s'enfouissant et les fleurs ouvertes ! - c'est un ennui ! Et la Reine, la Sorcière qui allume sa braise dans le pot de terre, ne voudra jamais nous raconter ce qu'elle sait, et que nous ignorons.
- (Arthur Rimbaud Les Illuminations)

### - ***La crypte***

Et sur cette plage où la laisse de basse mer fait miroiter des dos de dauphins beiges et gris et qu'on appelle aujourd'hui, à Chassiers, la Place, je vous invite à regarder la forteresse comme si déjà vous acceptiez d'entrapercevoir les endroits et les temps où naissent les légendes. Regardez-la bien, cette forteresse : ce n'est pas une église, c'est un rempart.

L'escalier n'existe pas. Et non plus cette maladroite petite porte à laquelle il conduit. Non plus ce bac à fleurs qui en surmonte le perron. Non : il n'y a rien ou presque rien sur cette pelisse de grès montant la garde face au Levant et au Midi. Presque rien : une étroite ouverture avec un meneau en arbre de Jessé, comme on aimait en sculpter aux époques gothiques, et deux ouvertures encore plus minimales, fenestrous qui semblent donner sur des oubliettes. L'escalier et sa petite porte ne seront construits qu'à peu près au moment où le grand-père paternel de mon grand-père maternel contait ses sornettes à son petit-fils. Quant au bac à fleurs, il est encore plus jeune que le plus jeune de mes petits-enfants.

Prenons pour commencer cet escalier qui n'existe pas : nous en prendrons un, tout à l'heure, qui existe vraiment et vous sentirez la différence ! Comme une certaine Alice, introduisons-nous par cette petite porte maladroite, qui n'existe pas non plus.

Nous sommes ici ailleurs. On croirait être cerné par les livres. Il n'en est rien, malgré les apparences. Ce lieu, qui aurait pu être une bibliothèque municipale après avoir servi de Mairie, ce lieu, c'est d'abord un vide, un espace entre les mains jointes : au coeur de la forteresse, invisible, secret, ce vide est enclos par ce que les architectes et les historiens appellent une croisée d'ogives : deux arcs un peu brisés se croisent là-haut au carrefour de la clé de voûte. Si nous étions vraiment le 21 septembre, Journée du Patrimoine, ce serait le moment de souligner que cette croisée d'ogives signe l'époque qui la vit se construire : 1396. J'y reviendrai sans doute. Mais, bien sûr, nous ne sommes le 21 septembre qu'en apparence et il suffit de respirer l'ambiance du lieu pour deviner qu'on n'est pas vraiment, pas encore, dans le monde gothique.

Regardez par exemple l'ouverture de gauche, grande fenêtre par où la lumière pénètre la pénombre. Observez qu'à droite existe son pendant, bien qu'il soit masqué par la fausse porte d'entrée. Rappelez-vous : tout à l'heure, nous n'avions pourtant aperçu aucune ouverture de cette taille dans la haute muraille de grès... Combien de siècles et d'espaces nous a-t-il fallu traverser pour en arriver là ? En fait : un instant, celui du rêve. Les fenestrous aperçus tout à l'heure forment bien l'entrée de ces grandes baies, qui ne sont de cette taille que par l'ébrasement de leurs parois : étroites à l'extérieur, très élargies à l'intérieur, selon une technique que les Doctes font remonter aux époques romanes.

Si c'était le jour, je pourrais vous dire qu'on a là la preuve (hypothétique, quand même !) que ce bâtiment, entrepris en 1396, a très certainement succédé à une église plus ancienne, sans doute ruinée, dont il a gardé ou repris certains éléments. Mais ce n'est pas vraiment le jour ! D'ailleurs, regardez mieux là-haut le claveau de la clé de voûte : qu'y voyez-vous ? Sans doute rien, car la pénombre et la distance empêchent le regard ordinaire d'y voir nettement. En revanche, beaucoup de visiteurs y lisent avec les yeux de l'imaginaire, le dessin d'une licorne. Si l'imaginaire avait raison (cela lui est déjà arrivé) ce serait intéressant. La licorne est une créature ambigüe puisqu'elle désigne à la fois l'extrême pureté et l'extrême duplicité : à la fois angélique et humaine, de l'ombre et

de la lumière, du roman et du gothique, sa présence hypothétique (son absence si on veut) nous invite à surseoir à toute certitude, tout en nous rappelant que nous avons un besoin urgent de certitude.

Répondant à cette invite, nous remarquerons que les deux colonnes qui devraient supporter la croisée d'ogives, à droite de la salle, font défaut de ce côté-là. En face, la croisée est fermement soutenue par deux piliers, comme cela doit être. Mais ici la croisée porte à faux. Elle devrait basculer, la voûte. On le sent. Elle ne bascule pas. Certes, un peu d'attention nous montrerait que chaque pilier manquant a été remplacé par une sorte de corbeau ou piton de pierre qui doit s'enfoncer profondément dans le mur, selon la technique dite par les savants du «cul-de-lampe». Mais un jour comme aujourd'hui (comme aujourd'hui semble être) nous serons plus sensibles à la nécessité impérieuse de nous précipiter pour empêcher la chute. Nous nous précipitons donc et là -surprise! nous y avons été précédés, à gauche par un petit bonhomme qui s'échine sous le poids avec des grimaces dans la manière romane, à droite par une main qui, à elle seule, en toute sérénité, comme avec le sourire de Reims, soutient sa part de voûte.

Allons : rassurons-nous, la voûte tiendra encore longtemps. Peut-être même réussira-t-elle à réaliser pour les livres qui peuplent aujourd'hui cet espace ce qu'elle réalisa, paraît-il, pour les corps des ancêtres de la famille des Chalendar de la Motte.

On raconte en effet (et le grand-père paternel de mon grand-père maternel était intarissable sur le sujet) que, jadis, les co-seigneurs de Chassiers entretenaient ici une chapelle dédiée à Notre-Dame des Roses et qu'en échange l'évêque de Viviers leur avait reconnu le droit d'y placer la sépulture de leurs défunts. Or, dit-on (mais que ne dit-on pas?) lorsque les progrès de la Science, de l'Hygiène et de la République réunies firent décider d'installer les sépultures un peu plus à l'écart des survivants, on voulut transporter les restes seigneuriaux dans un beau caveau du plus pur style Saint-Sulpice. On se serait alors aperçu que les restes en question avaient conservé une fraîcheur de bon aloi qui attestait à la fois des qualités morales des défunts et météorologiques du lieu. Puisse la

bibliothèque municipale bénéficiant de la même attention !

### ***L'église fortifiée.***

Sortons du sépulcre, sans nous attarder sur les façades «Renaissance» des maisons de la Place. Un coup d'oeil de plus sur l'imprenable muraille dont nous allons maintenant escalader le dénivelé. Nous empruntons cette fois un véritable escalier, comme l'attestent nos muscles, notre souffle et l'afflux du sang dans nos veines. Au passage et malgré l'ascension, nous remarquerons que ces hautes marches sont parsemées de petites ordures d'allure peu ragoûtantes... à moins que telle ou telle Dame, patronnesse en diable, ne soit déjà passée par là pour nettoyer le passage ! En fait, il ne s'agit pas d'excréments mais, beaucoup plus noblement, de déjections buccales, des «pelotes» de chouettes effraies. Celles-ci habitent le clocher (nous dirons, le 21 septembre, qu'elles le hantent) et, tout en chuintant et chahutant, elles ont l'habitude de digérer leurs proies en rassemblant avec des brins végétaux les ossements de leurs victimes et en s'en débarrassant quand la pelote devient trop encombrante. Je soupçonne d'ailleurs les Dames évoquées de s'espérer un peu sorcières et de prédire, au moins le présent, en examinant, telles des haruspices, le contenu miniaturisé de ces pelotes.

La présence des effraies dans le clocher n'est pas le fait du hasard, aurait dit le grand-père paternel de mon grand-père maternel. En effet, elle signale – surtout quand les affres du crépuscule commencent à éveiller nos angoisses – que l'escalier et la plateforme à laquelle il accède furent pendant des siècles un aître : un cimetière. Un des doyens de la commune se souvenait encore hier d'avoir joué, tout sauvageon encore et il y a de cela plus de quatre-vingts ans, avec des ossements que le ravinement par les pluies méditerranéennes faisaient remonter à la surface. Mais ce ne sont peut-être que forfanteries d'ancien polisson.. On remarquera quand même que l'esplanade sur laquelle nous nous trouvons maintenant est assez logiquement occupée en partie par le Monument Municipal aux Morts des Deux Grandes Guerres. L'art funéraire qui

s'y manifeste n'est pas évident.

Observons plutôt, à partir de ce lieu, le soubassement du clocher en laissant les ailes de notre imagination emporter au loin et peut-être au diable la flèche qui est beaucoup plus tardive et qui témoigne d'une vanité locale assez inutile. Le donjon mériterait mieux que d'être surmonté par une pyramide (la deuxième en Ardèche par l'altitude!) qui n'est même pas placée exactement dans l'axe. Il s'agit bien d'un véritable donjon, parfaitement adapté à la fonction de l'église fortifiée, qu'il ne couronne pas (puisque'il est décalé par rapport à la croisée du transept de l'église) mais auquel il sert de renfort, comme un bastion avancé, face à l'ennemi qui arriverait par le couchant ou au midi.

Quel était-il, cet ennemi, au moment de la construction de la forteresse ? La réponse est dans la date : 1396 correspond à une des pauses très éphémères de la Guerre de Cent Ans qui opposa, on le sait, non pas la France et l'Angleterre, comme certains clercs de l'époque ont voulu (et réussi parfois) à le faire croire, mais la dynastie seigneuriale des Valois (qui se prenaient alors pour les Rois de France) à la dynastie seigneuriale des Plantagenêts, plus ou moins leurs cousins, qui se prenaient, eux, à la fois pour les Rois de France et les Rois d'Angleterre ! L'ennemi redouté était donc «l'Anglois», mot effrayant qui désignait aussi bien les véritables soudards du Plantagenêt (venus autant d'Aquitaine que d'Angleterre), ceux du Valois (mal payés surtout en période de trêve, donc de chômage technique, ils avaient tendance à prendre leur solde sur l'habitant), les brigands de tout poil qui profitaient des désordres pour ajouter leurs dommages à ceux des soudards et même des rebelles effrayés (les « Tuchins ») dont les derniers venaient de se faire massacrer près du rocher proche de Samzon.

En fait – et bien que l'Histoire ait du mal, surtout le 21 septembre, à distinguer les faits – il semble que la forteresse ne servit pas en tant que telle durant la Guerre de Cent Ans. En revanche, on sait qu'elle fut utilisée, deux siècles plus tard, lors des Guerres de Religion, pour se protéger contre les assauts des calvinistes, notamment en 1568. À ce moment, le Royaume de France, majoritairement papiste, présentait d'importantes enclaves parpaillotes, notamment

en Cévennes. Mais au sein de ce territoire cévenol ou précévenol fort pénétré par les idées de Calvin subsistaient des îlots de catholicisme, d'autant plus ardents qu'ils se sentaient encerclés. C'était le cas à Chassiers : Vallon, Aubenas, Tauriers, Fons étaient huguenots, Largentière semblait prêt à succomber, mais Chassiers restait terriblement catholique. Louis de la Vernade ou François Rippé («capitaine Largaud»), deux notables du lieu, se rendirent même célèbres dans la région pour les expéditions punitives qu'ils menaient contre les villages «hérétiques». Mêmement, il arriva que Chassiers eut à subir les assauts revanchards des calvinistes.

En 1568, l'attaque fut particulièrement sévère : le château des Chalendar de la Motte fut incendié ; des explosifs éclatèrent dans la chapelle Saint-Benoît. On dénombra des victimes. Beaucoup de villageois se réfugièrent dans l'église et son donjon. On raconte même encore (mais c'est une légende pieuse) que, pour se défendre, les Chassiérois n'hésitèrent pas à balancer sur les assaillants des sculptures de pierre qui ornaient l'église et on va parfois jusqu'à montrer celles-ci, là, juste devant nous ! En réalité (mais pourquoi préférer la réalité au rêve ?), il semble que ces blocs de pierre sculptés aient été placés là lorsqu'on détruisit (pacifiquement et il y a une cinquantaine d'années seulement) une chapelle attenante à l'église et qui la défigurait. Ces blocs correspondraient à une vieille chaire.

La fonction militaire de l'édifice est confirmée par sa façade occidentale, même si, de ce côté, l'élévation est bien moindre que vers l'est. Le porche est surmonté d'une bretèche à mâchicoulis dont le nom a fait rêver des générations d'écoliers mais qui correspond à un ouvrage défensif très répandu au Moyen-Âge : il s'agit d'une sorte de balcon qui permettait de rester à peu près protégé quand on déversait sur les assaillants par le plancher à claire-voie (les mâchicoulis) les liquides les plus dommageables pour leur intégrité physique, la poix, bien sûr, l'huile chaude et surtout l'eau bouillante. De part et d'autre de la bretèche, deux tourelles ou échauguettes montent la garde, mais celle du nord (à gauche) n'est là que pour la symétrie.

Avant de pénétrer à l'intérieur de l'édifice, éloignons-nous en un

peu, en prenant la calade d'en face. Quelques mètres plus haut, un bout de mur avec des pierres à bossage signale que se trouvait sans doute ici une tour de guet dont il ne reste que la base. Le consensus des historiens locaux y voit les restes d'un édifice qui aurait été, sur le versant méridional de la vallée de la Ligne, le pendant des tours de Montréal et de Tauriers sur le versant septentrional. Nous serions, dans ce cas, soudain transportés quelques deux cents ans avant la construction (ou la reconstruction) de l'église, à une époque où les mines d'argent exploitées à partir des versants des vallées de Ligne, Lende et Roubreau faisaient l'objet d'un conflit à rebondissements entre les évêques de Viviers (qui avaient alors la prééminence sur le pays) et les comtes de Toulouse. Ces derniers tentèrent, aux environs de l'an 1200, de construire un grand état allant de la Catalogne jusqu'au Rhône et regardaient avec appétit l'argent extrait des mines locales à une époque où l'or manquait. Mais il faut beaucoup d'imagination (même un 21 septembre) pour deviner à partir de ces pauvres restes (qui donnent sur la salle de bains d'une maison moderne) les affrontements entre Viviers et Toulouse et les massacres qui les accompagnèrent...

Quoi qu'il en fût, force est de constater que les restes guerriers ne manquent pas à Chassiers. Ce qui n'est pas nécessairement un titre de gloire, même si les offices locaux du tourisme essaient d'en persuader leur clientèle. La Saint-Matthieu peut être l'occasion de prendre de la distance par rapport à cette allure belliqueuse qui, décidément, tire trop l'ange vers l'homme. Surtout si on constate, comme on peut le faire en revenant vers l'église, que le donjon de la forteresse – dont je signalais tout à l'heure l'allure militaire – présente sous cet angle de vue des alanguissements qui la contredisent un peu. Des moulures en accolade, un « oculus » aimablement circulaire se répétant sur les quatre faces du donjon allègent le caractère menaçant de l'édifice et accueillent allègrement, aujourd'hui, la végétation que le temps a semée ici et qui transforme les échauguettes décapitées en jardinières : giroflées et saponaires se sont emparées du bastion !

Les commanditaires de ce travail (Jacques de Chalendar et les échevins ou « marguilliers » de la communauté) avaient-ils

vaguement pressenti cette évolution pacifique ? Ce n'est pas impossible. Rien n'est impossible un 21 septembre ! Et c'est d'autant plus possible que cette contradiction apparente prépare le visiteur à la surprise qui l'attend quand il pénètre dans l'église.

### ***L'intérieur de l'église.***

Avant de le suivre, observons le portail et qu'il présente – à la manière, hypothétique, de la crypte – une allure romane. C'est un portail en archivolté en forme d'arc brisé, mais à peine. Un 21 septembre, les arcs ne sont jamais de plein cintre mais brisés, à peine. L'archivolté est très peu orné, mais un peu quand même, comme il se doit, comme nous commençons à deviner qu'il se doit ! En regardant de plus près nous apercevrons ainsi le serpent, sommé par les traditions chrétiennes de demeurer là, sur le seuil, « pro fanum », devant et à l'extérieur du temple, profane à jamais. Et, détournant le regard de l'animal maléfique, nous serons rassurés, à demi, par la rosace qui surmonte le portail entre le sommet de l'archivolté et le balcon de la bretèche.. Comme les oculus du donjon et avec un rythme minéral semblable, elle n'est pas seulement là pour permettre à l'air et à la lumière de circuler mieux, mais aussi pour atténuer nos craintes et nous préparer à la suite.

Passé la porte, en effet, comment ne pas être frappés du soudain renversement de sens ? Nous avons une sorte de blockhaus guerrier, hérissé de défenses, par lequel le visiteur le plus pacifique (ou qui se croit tel) se sent transformé en agresseur virtuel sur lequel, dans le passé, on aurait déversé la haine et l'huile bouillante. Bien sûr, quelques signes nous avaient avertis que la méchanceté de cet appareil n'est pas définitive, mais nous ne nous attendions pas à une si totale inversion de sens.

D'où vient que, descendant les quelques marches qui conduisent au narthex (là où, tels les catéchumènes des premiers temps chrétiens, nous attendons la suite) le visiteur se convainque si facilement et si soudainement qu'il accède à une hauteur ? que,

laissant dehors la lumière encore méditerranéenne pour pénétrer en pénombre, il se persuade si allègrement d'aborder la clarté des évidences ? L'inversion de sens fait sens. Le regard aussitôt s'élève. Vers la voûte. Vers les croisées d'ogives de la voûte.

On pressent aussitôt que la voûte, ici, n'est pas seulement pour couronner les parties basses de l'édifice : elle noue, sans effort apparent, les membrures du bâtiment. Elle en fait un ensemble unique. Elle simplifie. Elle donne à voir du sens ou plutôt (car Thomas n'est jamais bien loin de Matthieu) elle donne à voir l'élan allègre vers du sens. Avec cette espèce de jubilation intellectuelle (« exultate, jubilate ») qui me paraît, aujourd'hui, et ce n'est ni mon grand-père maternel ni son grand-père paternel qui parle, provenir d'une contradiction géométrique et physique résolue avec élégance : alors que les six arcs de chaque croisée d'ogives sont destinés, techniquement parlant, à conduire vers le bas les poussées latérales et verticales qui risqueraient de faire éclater les murs, alors que ces croisées d'ogives constituent en fait, techniquement parlant, une carapace minérale pesant sur nous, leur dessin dans l'espace invite le regard à suivre le chemin inverse, à s'identifier à la maîtrise des constructeurs dont les calculs et l'expérience ont su domestiquer la masse brute. Une sorte de grâce... Un ange passe...

Mais c'est l'ange à Matthieu! Et il nous fait remarquer, l'ange au sourire d'homme, parlant à la place du grand-père paternel de mon grand-père maternel, que le dépouillement de l'église, cette épure, ne date pas de 1396. Eh, oui ! Du temps où mes grands-parents avaient à peu près mon âge d'aujourd'hui, quelques temps après la Libération, le curé de la paroisse, le curé Hilaire, aurait appris qu'un de ses paroissiens, sans doute bien introduit auprès du dernier gouvernement de l'Occupation, pouvait intervenir pour se dédouaner de Sigmaringen et attirer sur Chassiers une partie de ce qui restait alors des ultimes crédits de Vichy! Le curé Hilaire ne jouit pas d'une réputation flatteuse dans la mémoire collective chassiéroise et il n'est pas sûr que ce qui va suivre soit certain. Il aurait eu, à ce qu'on dit parfois, son idée sur ce que devait être son église. Ce n'était pas forcément celle de la majorité des ouailles, mais il n'était pas toujours commode, le curé Hilaire et, soutenu par les conseillers des Beaux-Arts, il trouvait qu'on avait tant entassé

de vieilleries décadentes dans l'église qu'on l'avait dénaturée : un bric-à-bras saint-sulpicien, des peintures murales très abîmées (on distinguait mal les quatre Évangélistes du chœur), des tentures poussiéreuses, des décorations accumulées par des générations rendaient la maison de Dieu indigne de sa mission.

Ses paroissiens remarquaient bien qu'il s'agissait de témoignages sincères d'une foi ancestrale ; les plus cultivés d'entre eux soulignaient, avec raison, que les édifices religieux ont toujours été badigeonnés sur les parois non porteuses d'enduits peints à fresque ou à détrempe ; un ou deux auraient même ajouté, dit-on, que le décrépissage allait casser l'élévation du lieu en gênant la levée du regard par l'interposition des lits horizontaux de la pierre. Rien n'y fit. Le curé et les Beaux-Arts imposèrent cette restauration qui, il faut le reconnaître, reste très séduisante pour l'œil et l'esprit d'aujourd'hui. On en profita pour débarrasser l'édifice d'une chapelle accolée, plutôt disgracieuse, qu'on peut encore apercevoir sur des photos anciennes. On conforta l'épure.

Sensibles à la sévérité du lieu, mais amusés en même temps par les clins d'oeil que décidément l'Histoire jette à l'Histoire ou l'homme à l'ange, nous nous habituons à la pénombre et peu à peu voyons se dessiner à l'entrée de la partie droite du transept la présence d'un crucifix qui va attirer notre attention. Il ne date certainement pas de 1396 (on y verrait plutôt des traits qui le rapprochent des oeuvres françaises du dix-septième siècle) mais son dépouillement, qui correspond bien à l'actuel dénuement de l'ensemble, l'étrangeté que lui confère l'absence de la Croix et ses amputations, ses couleurs (fondues les unes dans les autres autour des gris, des roses et des bruns) donnent à la souffrance qui s'exprime dans le visage une amertume qui confine à ce que les théologiens nomment «la dérélition» : «mon père, mon père, pourquoi m'as-tu abandonné?».

Certes, impossible d'ignorer que l'aspect actuel de cette sculpture de bois est le résultat aléatoire d'une série de transformations subies lors de la restauration de l'église. À ce moment, on s'aperçut que l'œuvre était presque totalement vermoulue, moulue, mangée par les vers, et qu'on ne pouvait en sauvegarder les parties saines

qu'en éliminant les autres. Après tout, pourquoi ne pas voir dans l'enchaînement des hasards une sorte d'humour providentiel souligné par la proximité de la chapelle dédiée à Saint Jean le Baptiste.

Dans cette chapelle, sous croisée d'ogives, la clé de voûte est sculptée à l'effigie de ce personnage que la tradition chrétienne présente souvent comme exalté par les jeûnes, le désert et l'annonce du rôle qu'il allait jouer près du Christ. Bien que la lumière du lieu soit trop faible pour qu'on puisse distinguer nettement ce qui est gravé sur cette pierre, une attention plus grande permet de deviner les traits du saint. Dans un style presque expressionniste, il apparaît avec un front exagérément bombé, un œil à demi fermé, des pommettes saillantes, les lèvres avalées, vêtu d'une peau de mouton qui semble prolonger sa très longue chevelure : c'est vraiment l'ébouriffé de l'Évangile... À première vue, la rudesse et presque la maladresse de l'image surprennent car elles paraissent contraster avec la pureté géométrique de l'église et surtout avec le rôle essentiel que jouent les clés de voûte dans un édifice ogival. On est alors tenté d'y voir quelque chose d'accidentel, comme si la clé de voûte avait été travaillée sur échafaudage, à la renverse, par un sculpteur maladroit, alors qu'on sait qu'il y a tout lieu de penser que « l'imagier » a sculpté tranquillement, à terre, le claveau avant que celui-ci soit hissé au centre de la voûte. Mais, du coup, il n'est pas facile, un 21 septembre ! de ne pas se dire qu'il y a là quelque intention...

Peut-être parce que nous semblons être le 21 septembre, peut-être parce que j'ai à cœur de me montrer le digne descendant du grand-père paternel de mon grand-père maternel, peut-être simplement à cause de la proximité du Christ de bois et de la figure de Jean Baptiste, je me mets à trouver qu'au niveau de cette clé de voûte quelque chose se passe : plutôt qu'un accident, un événement. Un événement au sens strict. Le surgissement improbable et nécessaire, la rencontre entre l'épure de l'édifice et le lourd labeur sans lequel l'épure serait restée une vue de l'esprit. On sait en effet que les maçons de ces temps si lointains montaient les voûtes en soutenant d'abord les claveaus de pierre par des coffrages de menuiserie – les cintres – préalablement préparés au sol. Tant que

la voûte n'était pas fermée par sa clé, ces cintres calibrés la maintenaient en place. Une fois posé et scellé la clé de voûte, on décoffrait. À coups de masse, on enlevait alors les cintres et on observait, retenant son souffle, cette pierre suspendue dans le vide et à laquelle toute la voûte était suspendue ! L'appareillage de la voûte de la chapelle, la confiance que l'on pouvait placer en lui reposaient sur l'image du zombie des sables... Et cela tint ! Et cela tient encore...

### ***Le jardin de curé et la fontaine en forme de coquille.***

Mais nous n'en avons pas fini avec les mystères de Chassiers ! Tenez! juste en face de l'entrée de l'église : le jardin. Oh! Il a l'air de rien, comme ça, ce petit jardin, sinon qu'il est tout petit justement, et enclos comme si on voulait en cacher les richesses. On disait jadis «un jardin de curé» : quand la Révolution de 1789 eut transformé les membres du Clergé en fonctionnaires de la Nation et confisqué, par voie de conséquence, les biens matériels de l'Église, elle laissa aux desservants des paroisses un minuscule lopin sur lequel l'exiguïté obligeait à cultiver serrés les condiments, aromates et légumes indispensables à la vie quotidienne du curé. Plus tard, beaucoup plus tard, si tellement plus tard que ce fut sans doute dans un autre temps, le jardin de curé devint jardin pédagogique. Les nouveaux jardiniers sont dorénavant les enfants de l'école qui en sont d'ailleurs parfois très fiers. Mais du coup la baguette magique a frappé un peu fort et le jardin de curé est devenu jardin de sorcières : je me suis laissé dire qu'on y a déjà semé, parsemé ou planté des tomates noires de Crimée, des choux Romanesco à la semblance fractale, des sculptures en terre ou en bambou... Bientôt, j'en suis sûr, on y trouvera des simples pour les remèdes des bonnes femmes d'antan.

Contre le mur méridional de ce jardin, s'appuyait jadis (mais quand?) la chapelle dite des Ladres. C'était aux limites d'un des anciens cimetières. Un texte du dix-huitième siècle fait allusion à plusieurs chapelles qui se trouvaient dans ce cimetière mais dans un état d'abandon si intolérable qu'il fallut les détruire presque toutes : n'auraient-elles par servi à des faits et méfaits que la

morale essaie de réprover... La chapelle des Ladres échappa-t-elle à la destruction ? En tout cas, quand récemment on a ouvert une porte dans le mur du sud, les maçons ont trouvé deux pierres énigmatiques sur lesquelles le visiteur peut exercer sa sagacité : têtes de mort, ou oiseaux ou plutôt anges ? Matthieu n'aurait pas hésité longtemps.

Laissons les chouettes, les sorcières, la licorne ou Jean le Baptiste attendre avec les Anglois le prochain 21 septembre et marchons vers l'entrée sud du village. Pour cela, nous tournons le dos à une des plus belles réalisations du patrimoine local, bien que les livres n'en parlent pas. C'est une fontaine en forme de coquille qui offre au regard un exemple particulièrement réussi d'architecture vernaculaire : comme en n'y prenant pas garde, les bâtisseurs ont su marier les volumes orthogonaux et les arrondis avec une élégance souveraine. Nous n'avons pas recueilli d'anecdote particulière sur cette fontaine mais le grand-père paternel de mon grand-père maternel faisait remarquer qu'un 21 septembre il n'est pas interdit, au contraire, de manipuler les dates et les lieux. Dans ce cas, la fontaine en coquille peut être confondue avec ce que les Anciens appelaient « la Grande Fontaine ». Celle-ci se trouve à l'entrée nord du village et nous n'y passerons pas, mais on peut lire dans les premiers registres de l'état-civil local le récit d'une découverte qui eut lieu là-bas et que, pour les besoins de la cause, je m'autoriserai à placer ici. Un jour, à la Saint Jean (celle de l'Évangéliste, pas celle du Baptiste), la Marie Dusserre trouva près de la coquille un méchant berceau de mauvais bois dans lequel un nouveau-né vagissait, dont on nous dit qu'il était de sexe masculin. Le Jean-Baptiste Bellidentis-Rouchon (qui faisait alors office de secrétaire municipal) nous le décrit sur le registre, sous une couverture de filasse brune, avec un bonnet de taffetas bleu et vert et les signes apparents de la bonne santé au moins provisoire. Cela tombait bien : la Marie Dusserre se relevait à peine de ses couches après avoir perdu son bébé et elle était encore toute tristounette et gonflée de lait. Les autorités municipales lui confièrent le bébé pour qu'elle le nourrît et le fît baptiser. Mais comment le nommer ? On alla au plus simple : on le prénomma Jean puisque le calendrier avait choisi et on précisa « Jean de la Fontaine », du fait de l'endroit où il avait été trouvé.

Cela se passait en 1795 et, à cette époque, il était rarissime que les enfants abandonnés réussissent à survivre. Jean de la Fontaine n'atteignit jamais l'âge des fables, mais le souvenir de ce petit être me paraît mieux à même d'évoquer la richesse intime du lieu que les médiocres hauts-faits des co-seigneurs ou des tabellions de Chassiers.

C'est pourtant vers la demeure des Chalendar de la Motte que nous allons maintenant descendre. Impossible de ne pas les évoquer quand on songe au passé de Chassiers. Nous avons déjà entrevu qu'un certain Jacques de Chalendar avait joué un rôle important dans la décision de reconstruire l'église paroissiale, en 1396. Il appartenait à une famille qui relevait plus de ce qu'on appellerait plus tard « la noblesse de robe » qu'à la noblesse d'épée. À l'origine, les Chalendar de la Motte ont dû jouer le rôle de notaires et il semble qu'ils soient restés fidèles à un certain état d'esprit porté plus sur l'étude que sur la gesticulation héroïque. Qui songerait aujourd'hui à s'en plaindre? Surtout un 21 septembre...

### ***Le château de la Motte***

Nous descendons aujourd'hui, en pente fort douce, par une rue bordée d'un long mur récent et soigné et qu'une certaine malice indigène qualifie de « Wall Street » (en ardéchois dans le texte), vers le petit château des Chalendar. C'est à travers les terrasses de cerisiers que nous commençons à l'apercevoir. Les cerisiers ne sont évidemment pas en fleurs puisque c'est septembre, mais nous avons appris à nous méfier des évidences et le grand-père paternel de mon grand-père maternel rappelait souvent à la petite tête tonduë qui l'accompagnait qu'on a toujours le droit de voir fleurir les cerisiers à l'automne. Surtout, quand il s'agit d'apercevoir à travers le floconnement cotonneux et la fragilité des blancs nuancés de vert tendre que le château est à peine un château.

Des restaurations successives ne permettent pas de retrouver les traces certaines de ce qu'il fut à l'origine et plus d'un historien

pourrait s'en sentir dépit, mais quand même, si vous y arrivez à une heure où les ombres s'allongent, vous sentirez peut-être se lever un appel au sens dont l'ange à Matthieu vous dira qu'il n'est pas aussi imprécis que ça. Est-ce parce que trois ou quatre cyprès y tremblent verticalement, ou parce que le soleil à son crépuscule fait surgir de la grisaille des grès les orangés, les roses, les beiges mordorés que les oxydes ont déposés dans ses pierres, ou parce que l'édifice repose dans une ondulation du relief bien dessinée mais retenue, est-ce pour cela que vous vous sentez soudain comme en Toscane ?

Vous y êtes et vous n'y êtes pas, comme ce château n'est pas un château. Et de le pressentir vous aide à vous souvenir que Guillaume de la Motte, lieutenant du bailli de la sénéchaussée de Villeneuve-de-Berg, en pleines guerres religieuses et notamment lors de la Saint-Barthélemy, sut rester l'ami du parpaillot modéré qu'était Olivier de Serre. Et cela va beaucoup plus loin car vous devinez alors que la Renaissance grandiloquente des flamboyants de la politique, de la guerre ou de l'art offre une vision partielle de ce que fut cette époque. Guillaume de la Motte, à qui une tradition locale attribue l'introduction du mûrier dans le Bas-Vivarais, et qui trouva des mots fort justes pour évoquer la détresse des affamés, était aux yeux du grand-père paternel de mon grand-père maternel comme l'idéal de la petite Renaissance, celle qui chemina en mineur sous les discours prométhéens et que seuls parmi les grands « Les essais » de Montaigne surent , ici ou là, évoquer.

Oui, si la demeure des Chalendar de la Motte vous prend des airs florentins, ce n'est pas à Laurent le Magnifique qu'il faut penser aujourd'hui, mais aux brumes des lointains quand la poudre lumineuse se confond allègrement avec les dartres qui abîment les fresques trop anciennes. Guillaume de la Motte, à qui Olivier de Serre aurait pu dédier son « Théâtre d'Agriculture et Mesnage des Champs », eût rêvé (le petit-fils de mon grand-père maternel aimerait à le croire pour rester fidèle à son quadrisaïeul) que sa demeure devînt un jour ce qu'elle est aujourd'hui : l'allusion souriante à un château-fort médiéval (avec douves et pont-levis, meurtrières et échauguettes) revu et corrigé par un regard de la petite Renaissance baigné dans une brume dorée... Allusion ou

illusion, mais le jardin « à la française », mais les vignes qui le soulignent dans une révérence malicieuse, mais l'horizon adouci, dessinent, oui, comme un amphithéâtre pour une agriculture bien ménagée.

Et c'est encore tout imprégné d'orangé et de rose et de tendresse intelligente, que le visiteur quitte le château pour emprunter le chemin qui va le conduire à la chapelle Saint-Benoît. Sur la gauche du chemin, la Renaissance rurale multiplie ses signaux : on entrevoit une fenêtre à meneaux, un escalier à vis, une pierre d'angle adouci par le temps... De l'autre côté, de petits jardins plus ou moins ensauvagés où la clématite le dispute au chèvrefeuille et à l'olivier, voire au palmier !

### ***La chapelle Saint-Benoît : l'extérieur.***

Avant de n'en rien dire et encore allégés par la rencontre avec le petit château, plaçons-nous au pied des absides de la chapelle. À cinq ou six mètres de la croix. Exactement là où nous n'apercevons plus la flèche de l'église : point de vue si précis (un 21 septembre!) qu'il nous donne comme un aperçu fugitif s'évanouissant dès qu'un pas à gauche ou à droite change le cadrage. Quel équilibre! Et l'on voudrait connaître l'architecte qui conçut cette harmonie : les deux absides, le pignon triangulaire qui les surmonte, le clocheton double qui coiffe l'ensemble. Une mesure si minutieuse qu'on la croirait déduite de calculs savants tirés d'un des carnets de Léonard de Vinci. Une minutie si mesurée qu'on sent bien que nous ne sommes pas en arithmétique mais devant la réalisation d'un projet atténué par les repentirs et les reprises.

En fait, nous nous apercevons immédiatement que l'équilibre et la mesure reposent sur des réajustements de déséquilibres. L'abside de gauche est ronde tandis que celle de droite est orthogonale, à pans coupés. L'abside de droite est légèrement plus haute et l'alignement de ses modillons montre les figures classiques de la statuaire romane : une petite sirène, une tête de taureau, la chouette, une tête d'ours... A gauche, au contraire l'arrondi des modillons est constitué de figures géométriques plus silencieuses.

Mais ce qui pourrait paraître simple juxtaposition liée à un agrandissement du bâtiment se révèle composition ordonnée soigneusement et nous serions prêts à parier, surtout aujourd'hui! que le polygone de l'abside de droite s'inscrit parfaitement dans le demi-cercle de l'abside de gauche. La dissymétrie des absides est ainsi non pas gommée (nous en percevons la présence tranquille) mais affectée d'une grâce que confirme le pignon triangulaire qui correspond à la toiture de la nef. Car ce triangle très affirmé et qui pourrait déséquilibrer par ses aigus la rondeur des absides est lui-même surmonté par le clocheton posé de travers avec un guingois qui « rattrape » le heurt et les déséquilibres.

Le grand-père paternel de mon grand-père maternel parlait souvent du guingois du monde et il arrivait à son petit-fils de penser, mais par en dessous, que les rhumatismes et la haute taille voûtée de l'aïeul y étaient pour quelque chose. Contrairement aux personnes d'âge, regrettant que tout aille de travers, il laissait entendre à qui voulait l'entendre qu'aller de travers garantit que ça tient debout. Aujourd'hui, face au plaisir éprouvé à contempler l'harmonie dissonante de cette façade, je crois mieux comprendre ce qu'il voulait dire.

### ***La chapelle Saint-Benoit : l'intérieur.***

La mémoire locale (énigmatique personnage qui n'exista jamais mais dont la présence se fait particulièrement sentir le jour de la Saint Matthieu) a inventé que la chapelle fut édifiée aux époques romanes par des moines qui avaient établi à Chassiers un monastère bénédictin dépendant de l'abbaye de Saint-Chaffre. La preuve qu'elle en apporte n'est pas très convaincante, beaucoup moins séduisante en tout cas que les conséquences qu'elle en tire! À l'entendre, en effet, quand ce monastère disparut (et on ne sait pas, bien sûr, dans quelles conditions), on se servit des pierres du couvent pour construire le soubassement des maisons du village. Si bien que celui-ci serait comme enraciné dans le sacré, ce que la mémoire locale tient pour avéré. Mais, contemporaine de mon quadrisaïeul, la mémoire locale feint d'oublier que son inexistence

ne l'empêcha point de participer à ce courant de pensée, quelque peu réactionnaire, qui voulut croire dans le dernier tiers du siècle XIX que la république française était un produit du démon (ou, à tout le moins, des Juifs, des Protestants et des Francs-maçons réunis) auquel il fallait opposer « le pays réel », composé de paroisses ancrées en terroir sacré.

La chapelle n'est pas désaffectée mais elle semble l'être car elle est comme marquée par des restaurations successivement abandonnées. La Confrérie des Pénitents Bleus – sur laquelle mon quadrisaïeul racontait bien des sornettes, si j'en crois mon grand-père maternel, moins respectueux qu'à l'ordinaire sur ce sujet – eut à s'occuper pendant près de quatre siècles de la moitié la plus éloignée de l'entrée et semble s'être doucement éteinte, il y a cinquante ans, en laissant en l'état les stalles et la tribune de mauvais bois qu'on y voit encore. D'abord militants de la Très Sainte Ligue Catholique, pourfendant à la fois les parpaillots de « la religion prétendue réformée » et les plus tièdes des papistes, les Confrères semblent avoir progressivement modéré leurs emportements pour se transformer en association commémorative et pieuse qui n'a peut-être pas complètement disparu... en tout cas, un 21 septembre, on peut en douter.

Les Beaux-Arts eurent bien quelques velléités de restauration, sans doute au moment où ils s'occupèrent de l'église paroissiale, mais cela se traduisit seulement par quelques coups de crayon maladroits destinés à souligner les pierres des parements intérieurs masquées par un enduit cimenté très inégalement conservé. A ce compte, disait parfois mon grand-père maternel, mais en baissant la voix, les pluies décolleront bientôt l'abside de la première chapelle hors de ses attaches avec la nef. Il faillit bien avoir raison, il n'y a guère, et la municipalité de l'époque eut à intervenir en catastrophe pour éviter que l'édifice ne se fendît.

Tel quel – et observé par un regard objectif, c'est-à-dire aveugle – l'intérieur de la chapelle est plutôt décevant, mais le grand-père paternel de mon grand-père maternel émettait avec ses lèvres un drôle de petit bruit pour faire remarquer à son petit-fils qu'il est possible, à certaines dates (si vous voyez ce qu'il voulait dire), de s'asseoir au calme, en soirée, dans la chapelle pour y écouter la

conversation du silence et de la lumière.

À ce moment, si l'on en croie le quadrisaïeul, la clarté qui demeure encore dans la chapelle ne provient qu'en apparence des baies romanes. En réalité, affirmait-il à la tête tondu de mon gamin de grand-père maternel, cette lumière sort du roc dont est bâti l'édifice. Elle ne descend pas du soleil, elle s'extrait faiblement de la masse minérale. C'est une lumière profonde et c'est pourquoi – regarde-la bien, petit – elle ne permet pas de distinguer les choses et les êtres sur lesquels elle se pose : les choses et les êtres (et, les êtres sont choses parmi des choses) n'apparaissent que par pans inhabituels, selon des découpes hasardeuses où l'on ne reconnaît pas ce qu'on cherche à y reconnaître. Mais, bien loin d'être un défaut, cette indifférenciation annonce ce que pourraient être des êtres et des choses à l'état naissant, dans leur apparaître même. Et le vieux, d'ajouter qu'un tout jeune homme de son époque, «mais bien loin de Chassiers, bien loin d'ici, beaucoup plus vers la bise», savait évoquer cet instant qui suit immédiatement le Déluge».

«Dans la grande maison de vitres encore ruisselante les enfants en deuil regardèrent les merveilleuses images. Une porte claqua, - et sur la place du hameau, l'enfant tourna ses bras, compris des girouettes et des coqs des clochers de partout, sous l'éclatante giboulée.»

Et contre toute vraisemblance, mais avec l'obstination de l'évidence, le bonhomme racontait alors qu'on peut entrevoir, à travers les pénombres de la chapelle et grâce à elles, l'éclatante giboulée d'équinoxe qui parfois accompagne l'avènement d'une présence. Mon grand-père maternel ne comprenait pas grand chose au délire tranquille de son grand-père paternel et il hochait en conséquence sa tête fraîchement tondu, mais il m'a souvent dit que l'aïeul ne déparlait point.

Et moi, sentant peut-être qu'il y a là quelque sorcelle, je me réfugie dans des considérations historiques qui me ramènent sur des terrains plus sûrs. Je dis que cette chapelle double – dont aucun texte avéré ne nous apprend quand et dans quelles circonstances elle fut édifiée – est manifestement romane puisque en moi le docte peut faire remarquer l'épaisseur romane des murs renforcés ici et là par des contreforts et par des colonnes engagées, les voûtes en berceau roman légèrement brisé, l'ébrasement roman des baies, le

plein-cintre roman du porche d'entrée... J'irai même jusqu'à suggérer qu'elle serait assez tardive dans l'époque romane (fin du siècle XII ?) puisque les pierres des parements extérieurs sont de bonne taille, les arcs des voûtes un peu brisés, une des absides en pans coupés...

Et puis cette datation aurait aux yeux de l'arrière-arrière-petit-fils de mon quadrisaïeul l'avantage de permettre la rêverie en faisant coïncider la construction (ou au moins le dédoublement) de la chapelle avec le moment où il semble bien que les comtes de Toulouse, plus ou moins épaulés par la religion cathare, avaient provisoirement réussi à étendre leur influence sur la région. Or, nous avons retenu des Cathares qu'ils empruntèrent au manichéisme oriental (en le christianisant) la conviction que l'Un est Deux en permanence.

D'où cette rêverie du 21 septembre, si présente – sans qu'il s'en doute – dans les bernicles du grand-père paternel de mon grand-père maternel. Il remarquerait d'abord que l'observateur d'aujourd'hui ne se place pas spontanément (même à l'équinoxe!) dans une attitude qui lui permettrait d'accueillir le sens ou les sens que cet édifice invoquait initialement. Le touriste le plus cultivé, à la recherche des manifestations cachées de l'art roman, le chrétien le plus convaincu d'approcher une maison de Dieu, l'historien même, auront du mal à orienter leur entendement de façon à percevoir intuitivement ce que Saint-Benoît aurait pu représenter pour les villageois des siècles XII ou XIII.

Pour s'en approcher, peut-être faut-il s'en éloigner un peu et regarder la chapelle à partir de la route des Juliennes, à l'est, surtout aux heures de la matinée. À ce moment, le soleil levant l'éclaire en plein. Il donne aussi sur la tour, les murs et les jardins du château de la Motte, mais essayons de ne pas les voir et d'éliminer aussi en esprit l'impérieuse flèche du clocher de Saint-Hilaire. Aucune de ces constructions n'existera avant au moins trois siècles! Effaçons donc les alentours et, pour nous aider, rappelons-nous qu'à l'origine (et jusqu'au dix-septième siècle au moins), la chapelle était entourée d'un cimetière.

Pendant longtemps, les cimetières n'ont pas présenté les alignements réguliers de tombes individualisées que nous connaissons aujourd'hui. C'étaient de grandes fosses communes autour desquelles courait une galerie (un « circuit » comme diront les textes du siècle XVI). Dans le charnier central, on entassait cercueils et linceuls, plus ou moins bien recouverts de terre, avec parfois des apports de chaux. Seuls, quelques notables obtenaient le droit de croire prolonger au delà de la mort la jouissance des privilèges acquis durant la vie et se faisaient ensevelir dans l'église. Les autres corps gisaient « apud ecclesiam », tout contre l'église mais aussi tout contre la communauté des vivants.

Imaginons, aujourd'hui 21 septembre, Saint-Benoît -dont les parements étaient plus lumineux qu'aujourd'hui (« le blanc manteau d'églises » imaginé par Raoul le Glabre), au dessus de son cimetière. Pour les contemporains de la fin du siècle XII, la mort est physiquement et constamment présente : un bébé sur trois n'atteint pas un an ; une femme en couches sur quatre ou cinq ne s'en relève pas ; tout blessure profonde risque d'entraîner gangrène, septicémie, tétanos... En outre, qu'il est agité, le champ du repos! Le charnier et sa galerie sont lieu de raccourci ou de promenade et il arrive qu'on y croise des visions et des odeurs qu'on jugerait insupportables de nos jours. Sans être vraiment « apprivoisée », la mort fait alors partie de l'ordinaire et la chapelle, dressée devant le charnier, semble là, parmi les ensevelis, pour accueillir la prière des vifs.

Aux premières lueurs du jour, la chapelle double émerge, rosie, au dessus du charnier paroissial encore dans l'ombre rasante. Effleurée par le soleil levant, la masse minérale apparaît d'abord comme le roc sécurisant qui garantit à la fois le salut des gisants d'en dessous et la sauvegarde des vivants aux alentours. Affirmation sereine d'une présence monolithique, encore toute dorée de sa victoire sur la nuit. La solide assurance de l'Unique se manifeste par l'équilibre

entre le volume des nefs et l'avancée des volumes du chevet dont la pente des toitures souligne l'harmonie : deux absidioles d'une même abside plutôt qu'une abside double.

Va-t-on s'abandonner entre les mains de ce Dieu tout-puissant et sans doute terrible? On le peut. Mais, en même temps, on pressent un alanguissement au sein de ce bloc de certitude et de pierre : il est un – c'est sûr – et, simultanément, il est deux. La présence autoritaire de l'Unique est minée de l'intérieur par une dissymétrie : la nef a une épaule plus haute que l'autre ; les pans coupés de l'abside du nord (à droite) ne trouvent que approximativement un écho dans l'arrondi de l'abside du midi. La manifestation minérale de Jéhovah dans l'Ancien Testament se laisse attendrir, accepte du guingois, presque un déséquilibre.

Pourquoi les constructeurs de Saint-Benoît ou leurs maîtres d'œuvre n'auraient-ils pas voulu atteindre ce résultat? Le jeu architectural entre le simple et le double, le jeu métaphysique entre Un et Deux, le jeu religieux entre le Père et le Fils, entre l'Ancien Testament et l'Évangile se seraient déroulés – s'ils ont jamais eu lieu! à une époque où les Cathares n'étaient pas loin. Il n'est évidemment pas question de suggérer qu'une des chapelles est dédiée à l'ombre et l'autre à la lumière, mais pourquoi n'entendrait-on pas ici un écho des préoccupations albigeoises?

Laissons la question en suspens. Mais gardons à l'esprit que l'important est le suspens et non la question... Comme le disait parfois le quadrisaïeul au bisaïeul : « c'est tellement souvent, petit! comme si tu devais chercher la frontière entre ce qui n'admet pas de frontières et ce qui n'est que frontières... débrouille-toi avec ça... ». Et de montrer, sans insister mais en soulignant que c'était sans insister, la croix couchée avec en son cœur comme une rose - qu'on peut encore voir de nos jours – tandis que « le petit », lui, caressait du regard, car elle était trop haute pour lui, l'entaille douce faite dans le grès par des mains de passage.

Et de poursuivre leur promenade (et la notre) en remontant par la calade vers la Place d'où nous sommes partis.

### ***La grand rue et la Place***

Et je m'imagine les voir passer, l'un et l'autre, dans la rue principale du village, depuis l'aveugle façade occidentale de la chapelle vers la Place. Une « grand-rue » si étroite que les crépis 1930 des maisons sur sa gauche ont été malmenés par les carrosseries des camionnettes et décollés des pierres qu'ils masquent. Sur les linteaux de trois ou quatre entrées des millésimes sont sculptés qui rappellent qu'au cours des années 1820 à 1850, les propriétaires de ces demeures à façades soignées ont pu en rénover au moins la porte d'accès. C'est qu'alors, à Chassiers comme dans les communes environnantes, bien des familles connurent une certaine aisance due à la vente de cocons aux fabriques de Lande et de Ligne et aux négociants lyonnais : le mûrier pour l'élevage du ver à soie ajoutait ses ressources aux produits du châtaignier, de la vigne et de l'olivier.

Toujours un peu chagrin, comme il convenait aux vieux de son époque, le grand-père paternel de mon grand-père maternel remarquait que c'était le bon temps, juste avant que la mévente et la pébrine – jointes à l'encre du châtaignier et au phylloxera de la vigne – ne vinssent anéantir cette petite richesse. Mais bougonner permet d'avancer et les voilà, tous les deux, l'aïeul et l'enfant qui nous reviennent sur la Place.

Et voilà que le petit gamin à la tête tondue et qui, jusqu'à maintenant a fait l'ange pour écouter en les buvant les paroles de l'ancêtre, le voilà qui se met à faire l'homme et à raisonner. Comme l'aïeul recommence ses histoires de gothique et de roman, le gamin tourne délibérément le dos à l'église pour montrer les façades des demeures qui bordent la Place du côté opposé à l'église. Et mon

sauvageon de grand-père maternel ose proposer au vieux d'arrêter avec son Moyen-Âge et de regarder plutôt les traces de la Renaissance sur ces façades. Chassiers ne serait-il pas un témoin de cette époque brillante et douloureuse plutôt qu'une cité médiévale tassée sur elle-même ? Et de rappeler, le gamin, que le château de la Motte n'est pas le seul vestige local de la Renaissance, qu'il existe à quelques pas de l'endroit où nous trouvons le reste d'une fine porte qui date sans doute de cette époque et que, d'ailleurs, les façades devant lesquelles cette intéressante conversation se déroule (bien que le quadrisaïeul soit un peu sourd aux élucubrations de son petit-fils)...

Le vieux l'interrompt pour remarquer qu'elles sont bien mal retapées, ces façades, qu'ici il manque un meneau de pierre (qui aurait été vendu à des Américains), que là, les moulures ont été partiellement effacées, qu'ailleurs les vitres des baies ne tiennent que par les toiles d'araignées qu'on y voit. Mais le gamin raisonneur s'obstine dans sa tête tondue (l'image même de l'entêtement) et rappelle au papet que du quinzième au dix-neuvième siècle des générations de tabellions, d'experts fiscaux, de petits négociants, de prêtres même ont su donner au village un caractère bourgeois : plus que par l'épée et autant que par le béchar c'est par la plume, même crachotante, que les Chassiérois du chef-lieu ont acquis leur réputation de « moquaires » qui a si souvent agacé leurs voisins. Or, la plume, s'obstine l'entêté, c'est la foi dans l'intelligence et dans l'homme plus que dans l'âge, qu'elle le veuille ou non (et même si le 21 septembre, elle redouble d'humour sur elle-même) « et ça, papet, c'est plus de la Renaissance que de ton Moyen-Âge ». Voire!

Et le crépuscule d'équinoxe enveloppe la Place qui semble redevenir la plage d'après le Déluge, quand sur la laisse de basse mer la lumière s'éteint, faisant une dernière fois miroiter les dos lisses des dauphins beiges et gris...

